

## LA MORT IMPOSSIBLE

Sans plus même s'en rendre compte, Francis Pitot déposa sur sa langue une prune séchée, semblable à une hostie lépreuse, noire et fripée ; devant lui, en un halo funeste tranchant avec la semi-obscure ambiante, une bande de mous du bulbe en costard tentait de déterminer le préjudice moral subi par un plouc à bouc s'étant fait griller la gueule au troisième degré dans une machine à U.V. défectueuse, tel une merguez oubliée sur le grill.

Fut un temps où rien ne résistait à cet homme souple et débonnaire loué par ses supérieurs, admiré de ses collègues, aimés de ses enfants, divorcé de sa femme Gisèle et caressé par son chien Bouboule — et non l'inverse : comment en était-il arrivé à suçoter machinalement des pruneaux desséchés dans la pénombre en regardant *Sans aucun doute* ?

Nous étions le vendredi quatre avril d'une année quelconque, ni plus avare en catastrophe naturelle asiatique ni moins radine en bébés-courgettes<sup>1</sup> que les autres : le processus littéralement fatal, c'est-à-dire porté par un destin sournois, qui avait mené Francis jusqu'à cet état de désespoir profond, presque insupportable, avait débuté exactement deux ans et trente-quatre jours plus tôt, à une date que j'ignore — les moins cons d'entre vous feront le calcul — par une banale histoire d'enfant en bas âge confondu avec une merde de chien dans un moment d'égarement.

Fonctionnaire à Dunkerque, Francis se targuait d'être d'une ponctualité sans égale dans le milieu de la Poste : par conséquent, même s'il était toujours en avance et que la demeure familiale, une modeste bicoque sans goût où s'entassaient pauvrement des gens familiers d'une banalité consternante, ne se trouvait qu'à trois cents mètres environ de son lieu de travail, il marchait ce matin-là d'un bon pas, la tête droite, la veste boutonnée, le regard fier du fonctionnaire dunkerquois ponctuel illuminant sa bonne tête de fonctionnaire dunkerquois, mélange subtil entre celle d'un apprenti-boucher sur le retour et d'un panda trépané. Alors que le trottoir était désert, et que rien ne devait venir perturber la tranquillité de son cheminement matinal, il rêvassait quand un cri d'horreur résonna à travers la brume dans laquelle on se pelait menu, puisqu'on était fin février-début mars : « Attention ! »

En dépit du fait que le hurlement féminin provenant de derrière lui était bien trop aigu et puissant pour seulement lui signaler le risque de plonger son soulier dans une déjection canine fétide, Francis ne pensa, et ce fut une grave erreur, qu'à regarder là où il mettait les

---

<sup>1</sup> Le concept de « bébés-courgettes », tel qu'il a été défini par le professeur Mirliton Gladiole, doyen de l'Université de médecine de Strasbourg, désigne les enfants stockés à température idoine dans des congélateurs à bébés, tirant conjointement leur nom de la famille Courgeaud et des bébés-éprouvettes, miracle de la chaîne du froid et summum du progrès occidental à la portée de la première mère infanticide venue.

pieds. Il y eut un second cri. Bref. Comme un pleur d'enfant. Qui venait d'au-dessus. Une demi-seconde après qu'il n'ait levé la tête, Francis aperçut un mouflet à la couche chargée fendre le brouillard pour s'écraser sur sa tronche interdite.

Drame de la distraction ordinaire, de la connerie ambiante et de la non-utilisation ponctuelle de capote en milieu urbain : Céline — Célineuh, comme disait son copain Kévin, fan de tuning, de Gérard Dahan et de Djibril Cissé —, la jeune mère de dix-neuf ans du petit Ricky, l'avait posé sur la fenêtre du huitième pour libérer le salon de la pénible odeur de caca qu'il exhalait, le temps d'aller chercher du talc et une couche propre. A son retour, le froid gagnant son appartement l'avait poussée à fermer machinalement cette même fenêtre, projetant par inadvertance son chiard malodorant dans le vide.

Dans le dos de Francis, Patricia Tripette, levant les yeux de son journal gratuit en songeant qu'il lui faudrait racheter des tampons, avait tout vu du saut à l'élastique sans élastique de cette boule puante en couche — raison pour laquelle elle avait alerté l'infortuné Francis, sans rien trouver de mieux qu'un « Attention ! » peu salvateur pour l'enfant, puisque si le fonctionnaire l'avait évité il eût été pareillement éclaté sur le trottoir à défaut de l'être sur sa gueule. Quoi qu'il en soit, le petit Ricky était mort et Francis n'avait pas pu se présenter à son travail à l'heure, pour la première fois depuis vingt-deux ans. Cet accident, pour regrettable qu'il fût, sonnait également le glas de l'existence sans histoire de Francis Pitot, ce qu'il ignorait alors totalement : allongé sur son lit d'hôpital, la bobine emmaillottée telle une momie approximative, comment aurait-il pu songer que vingt-huit autres accidents allaient se succéder en l'espace de six mois, soit environ un tous les six jours ?

L'entreprise furibarde de destruction de sa personne qui semblait s'être enclenchée se poursuivit de manière tout à fait régulière. A sa sortie de l'hôpital, le deuxième accident survint avec une célérité peu commune : le visage toujours masqué par des bandages, il tentait de rentrer chez lui à pied, épaulé par sa femme Monique — sa nouvelle femme, qui n'était autre que la sœur de Gisèle, l'ancienne —, stoïque face à l'adversité qui venait d'accabler son mari, quand une vieille clocharde malgache le prit à partie près d'un feu rouge. L'indigente, qui ressemblait à s'y méprendre à l'abbé Pierre coiffé de la tignasse de Francis Lalanne, accomplissait un bien curieux manège : elle faisait la manche avec un gobelet à la main auprès des bagnoles arrêtées au feu, après quoi, lorsqu'elle possédait un nombre de pièces suffisant, elle pouvait les introduire dans le distributeur à gobelets tout proche, récemment installé par la mairie, qui lui fournissait un gobelet tout neuf avec lequel elle pouvait réitérer indéfiniment l'opération. Cette pantomime sisyphéenne n'aurait sans doute pas connu de fin si

la crasseuse en haillons, dont les hardes portées avec tant de dignité lui allaient si bien que dans son extrême dénuement de traîne-savates inspirant la plus profonde pitié sa vue eût provoqué dans le cœur de tout honnête homme une franche bouffée de compassion chrétienne, n'avait interpellé le brave fonctionnaire de la sorte :

— Monchieu Rourche, pieche, billeche, sivouplèche, monchieu Rourche.

Francis n'entravait que dalle au langage sibyllin de la mégère, à juste titre d'ailleurs ; en le voyant ainsi enturbanné, celle-ci l'avait pris à tort pour Mickey Rourke venant de subir une énième intervention de chirurgie esthétique — et ne me demandez pas pourquoi Mickey Rourke se serait retrouvé dans les rues de Dunkerque au bras de Monique Pitot, ni comment une gueuse de Madagascar pouvait bien connaître l'épave américaine. La suite était cousue de fil blanc : Monique tendit une pièce à la misérable friponne, en envoyant valdinguer par négligence son gobelet qui termina sur la chaussée. La Malgache alla chercher son précieux bien quand une Twingo l'écrasa ; n'écoulant que son courage, Francis vint à son secours au moment précis où un 4x4 défonça l'arrière de la Twingo qui l'écrasa à son tour. J'ignore qui était véritablement en tort dans cette histoire, si un constat a été dressé ou un accord à l'amiable trouvé dans les plus brefs délais, si les forces de l'ordre public ont été mises au courant, et ce qu'il est advenu du gobelet et de son contenu éventuel. Quoi qu'il soit, la Malgache était morte. Retour à la case hosto, sujet d'une minute trente sur France 3 région Nord, quelques fractures, sortie en béquilles avec Monique.

Troisième accident. Une histoire de vieux flamands de retour de Lourdes qui faisaient halte à Dunkerque, vol de missel consacré et de photo dédicacée par le sosie officiel de Bernadette Soubirous, esclandre, altercation, bagarre générale à goût de déambulateurs, plongés par mégarde dans la discorde Monique avait pris un coup de canne dans les vertèbres, Francis un fauteuil roulant au travers de la gueule. Hosto, dix lignes dans la P.Q.R., fractures faciales, sortie, Monique.

Pour résumer la suite des évènements, et retranscrire au plus près de la véracité historique les faits tels qu'ils se sont déroulés à ma connaissance tout en faisant montre d'un réel souci de concision dans mon exposé, je dirais seulement que les vingt-cinq autres séjours à l'hôpital de Francis furent causés successivement par un éleveur de koalas bourré, un karatéka épileptique, un accident de trottinettes à moteur débridées, une naine suicidaire en plein passage à l'acte, un enfant de six ans qui lui enfonça sa sucette dans l'œil par pure vilénie, la chute d'un réverbère, une femme à barbe qui lui mit un coup de boule en le confondant avec quelqu'un d'autre, une explosion de gaz, la foudre, un Chinois dansant la salsa à mi-temps qui l'attaqua à l'arme blanche dans une crise de rage incontrôlée, une

fusillade entre des braqueurs de banque quinquagénaires et des policiers arabes — ou l'inverse —, une glissade sur un stick à lèvres abandonné, la charge confuse d'agents de la maréchaussée intervenant pour séparer des manifestants querelleurs du troisième âge d'un cortège à roulettes d'accidentés de la vie, les coups de poings vigoureux d'une présentatrice météo qui le prit pour un paparazzi déguisé, une voiture en feu égarée lors d'un tournage de Luc Besson, un boomerang violemment jeté par le neveu attardé de Dany Boon, une agression inopinée à la truelle pour kidnapper Monique qui s'en sortit en mimant à la perfection une rupture d'anévrisme, une véritable rupture d'anévrisme, une pluie de taupes africaines<sup>1</sup>, un passage à tabac par les gardes du corps de Patrick Devedjian qui passait par-là incognito, une micro-fission du nerf optique provoquée par une destruction neuronale précoce résultant de la lente évolution de la maladie de Gogorov contractée en juin 1992 en effleurant une enveloppe en provenance d'une zone sinistrée du Mozambique, un mariage turc qui tourna mal, un brusque dégât des eaux, un coup de grisou et une crise d'appendicite aggravée.

Cinq mois et vingt-neuf jours après sa première hospitalisation, c'est par pur hasard que Francis tomba, au détour d'une ruelle, sur son vieil ami Philibert Massicot. Jadis « Loutre à poils durs » du temps de son service chez les scouts de Carpentras, Philibert était un vendeur de crème auto-bronzante à domicile reconverti en chef de meute d'une bande de crétins bobos adeptes d'un trip néo-hippie, qui avait gagné ses jalons de gourou indiscutable un après-midi d'octobre, lorsque, vouant aux gémonies un dissident, une vache pleine était soudain tombée du ciel pour l'écraser en une indescriptible bouillie. Pendant que ses disciples se prosternaient devant lui en glougloutant d'incompréhensibles litanies, il avait tout juste eu le temps d'apercevoir un avion qui s'échappait. Il s'agissait de l'unique appareil de l'armée belge, dont les joyeux occupants avaient fait monter à bord ledit animal pour faire une fine blague militaire à leurs camarades positionnés sur le front en territoire hostile, quelque part au Portugal où, comme chacun sait, la guerre fait rage entre les partisans de la morue et ses plus farouches opposants. C'est au moment où leur zinc piquait du nez qu'avait été prise la décision de se débarrasser du paisible bovin à l'œil humide, en expérimentant par la même une toute nouvelle technique belge d'abattage et de transport simultanés des bestiaux. Travaillant uniquement sur Béthune, Philibert était devenu gourou à l'échelle locale sous le nom évocateur de Rokh-Kippouk, fils de Zlatan l'Ancien, Druide Supérieur à face de mollusque de la planète Vénus venu apporter sa millénaire sagesse aux Terriens désœuvrés du Pas-de-Calais — ce qui expliquait l'état mouchodromique de son crâne, les breloques

---

<sup>1</sup> Phénomène rarissime dont la dernière attestation avérée en Europe remontait à 1604.

hindouistes d'un goût douteux qui pendaient à son cou et sa robe orangée à franges digne d'un bouddhiste se lançant dans le disco.

Je vous la fais courte : Philibert lui serra la pince, Francis lui présenta sa femme, la discussion dévia sur les trois cents francs suisses prêtés naguère par l'ex-V.R.P. au dit Francis dont il attendait toujours le remboursement, Francis prétextait à raison une période difficile, qui n'excusait toutefois en rien ses difficultés de paiement persistantes frisant la malhonnêteté, Philibert prit sa plus belle voix rauque et s'exprima comme suit :

— Ô Francis, suppôt des ténèbres, mécréant moisi, chien galeux, brebis égarée, homme de peu de foi ! Tu vas apprendre ce qu'il en coûte d'aller à l'encontre de la volonté incoercible de Rokh-Kippouk, fils de Zlatan l'Ancien, Druide Supérieur de la planète Vénus venu apporter sa millénaire sagesse aux Terriens désœuvrés du Pas-de-Calais ! Par les pouvoirs qui me sont conférés par mes glorieux ancêtres les sorciers poulpes de l'infini cosmique, je te maudis jusqu'à la fonte des glaces si tu ne me restitues pas immédiatement ces trois cents francs suisses !

— J'les ai pas, en plus j'ai trente-cinq mille balles de frais d'hosto à payer, alors tes francs suisses, t'es gentil, quoi...

— Immonde raclure des Carpates, impie des terres profanes de la cupidité ! C'est ta femelle qui t'a corrompu, le sang putride de l'infect démon des Royaumes Inférieurs coule dans ses veines gonflées par la paresse et le manque d'activité sportive régulière ! Repens-toi ! Repens-toi sur-le-champ, Francis, sinon la Vache Céleste tombée du ciel en feu te réduira à néant !

— Philibert, t'es lourd, en plus j'suis fatigué là...

— Ah ah, ma force spirituelle draine déjà tes misérables forces de pleutre sans-le-sou ! Sois tranquille, je vais abrégier tes souffrances : j'en appelle à la Vache Céleste crachée par le ciel en feu ! Vache Céleste, viens à moi, je t'en conjure, au nom de Zlatan l'Ancien, le mangeur d'oursins à tête de pieuvre !

A cet instant, un point brillant apparut dans le ciel gris : une demi-seconde plus tard, un morceau de carlingue enflammé s'écrasa sur Philibert et Francis sans leur laisser le temps de piper mot. Monique en resta coite ; elle l'eût été encore plus si elle avait su que la plaque d'acier provenait d'un missile des années cinquante envoyé depuis le porte-avions français *Le Pathétique* mouillant en rade de Toulon. Les écrans radars de l'armée française avaient signalé la présence d'un avion inconnu dans le ciel du Nord qui refusait de se poser : craignant une attaque terroriste, le président de la République, averti immédiatement par

talkie-walkie, avait pris la décision courageuse « d'exploser la gueule de ce connard », selon ses propres termes, conforté en cela par les excellents conseils de son non moins excellent conseiller spécial Henri Guano<sup>1</sup>. Un vieux missile sol-air à moitié rouillé fut balancé à brûle-pourpoint sur l'aviateur inconscient, un fragment métallique étant projeté vers Dunkerque lors de l'impact qui eut lieu au-dessus de la campagne de Tourcoing. Après vérifications et expertise des restes au sol, il s'agissait du coucou d'un aventurier espagnol dément, échappé d'un asile psychiatrique perpignanais pour célébrités où il partageait une chambre molletonnée avec Samy Nacéri, connu par les Indiens Tupinamba du Pérou — qu'il avait fréquentés assidûment durant sa jeunesse baroudeuse — sous l'illustre surnom d'« El Zozo », tel qu'ils aimaient l'appeler lorsqu'ils voyaient poindre au petit matin son engin de malheur hors de la brume matutinale ceignant la cordillère des Andes. Le maboul s'était paumé, et c'est sans doute en recherchant en vain ses foutues montagnes péruviennes qu'il avait échoué dans le nord de la France. Quoi qu'il en soit, El Zozo était mort et Philibert « Rokh-Kippouk » Massicot aussi. Francis, lui, était bon pour un énième séjour à l'hôpital.

Après ce vingt-neuvième accident, nulle série de coïncidences malencontreuses ne lui parut plus possible. Francis dut se rendre à l'évidence : il avait quarante-deux ans, c'était la fin, la mort était venue le chercher, elle voulait sa peau coûte que coûte, le destin avait juré sa perte, il allait y passer dans l'année d'une manière ou d'une autre. Or il était bel et bien vivant — ce qui l'amena à la conclusion peu réjouissante qu'il allait en chier des ronds de citron avant de remercier son boucher.

Quinze jours plus tard, à sa sortie de l'hôpital, il décida de se suicider, pour couper court à toutes tergiversations inutiles, le spectre du trentième accident, plus crade et plus douloureux que les autres, planant au-dessus de lui tel une épée de Damoclès, une fiente de pigeon ou un bébé sans parachute. Le départ anticipé de sa sobre personne, même s'il n'attristait en rien l'homme dur et solide dont la rudesse de cœur n'était plus à prouver qu'il était devenu, allait sans doute plonger dans un profond désarroi toute sa famille. Et ses amis. Et ses collègues. Comment faire pour ne pas leur causer un irréparable chagrin ?

Quarante-neuf jours après ces graves considérations, c'était l'anniversaire de Monique Pitot, la femme de Francis — pour ceux qui ont suivi. Afin de célébrer dignement l'entrée en quadragénie de son épouse, Francis avait mis les petits plats dans les grands : réunis par ses soins dans le salon familial, il y avait là Monique — normal —, Francis — logique —, Milou,

---

<sup>1</sup> Comme la merde de chauve-souris.

Kiki et Nénette — leurs trois enfants —, Hubert et Rémoulade — les parents de Francis —, Robert et Conchita — ses beaux-parents —, Jojo la flipette — son meilleur ami, usineur cégétiste à mi-temps —, son beau-frère Marcel de Tanger, Gisèle, Gros Bob, Rigobert, Natacha, Bruno, Mâchicoulis, Tonton Fernand, Tata Timbale, DJ Pouic, René du P.M.U., Jean-Stéphane Chaudière — son patron —, Daniel Guichard — un ami de la famille — et Bobo, leur clébard — pour un total de vingt-trois personnes et un clébard, donc.

L'ambiance était feutrée et néanmoins chaleureuse, chacun avait un petit chapeau pointu sur la tête et à la bouche une sorte de sarbacane se dépliant comme une langue de caméléon malade qui faisait « pouët-pouët » quand on soufflait dedans ; des cotillons étaient négligemment étalés sur la table du salon, près des gobelets de mousseux et de généreuses assiettes de tapas sauce béarnaise, la spécialité de Monique qui en connaissait un rayon question cuisine. En somme on se serait cru à un pot de départ foireux d'usine de carottes râpées en semi-liquidation judiciaire, un truc méchamment sordide comme on aime en raconter aux enfants des voisins dans l'unique but de les détruire psychologiquement pour qu'ils arrêtent de foutre le bordel le vendredi soir avec leur karaoké *Star Academy* à la con.

Malgré ses récentes déconvenues, dont chacun était au courant — son chef au premier, de chef, puisque Francis, avec toutes ses mises à résidence à l'hôpital, n'avait pas foutu les pieds au boulot plus d'une semaine d'affilée de tout le semestre —, Francis semblait étonnamment serein dans l'allégresse générale, faisant montre d'une dignité quasi excessive, surprenante chez un homme qui connaissait par cœur les paroles du *Petit bonhomme en mousse*. Alors que l'alcool bon marché coulait à flots, dans la limite de leurs moyens s'entend, Kiki et Nénette arrivèrent de la cuisine en portant dans leurs bras grêles un énorme gâteau exagérément chantillé, dévoilant dans une épouvantable démonstration de joie de vivre leurs pitoyables dents jaunies de jeunes connards défavorisés. Dans le salon timidement décoré façon soirée guimauve en Albanie, l'apparition de ce tas de crème au coût prohibitif gela le temps. On écarta les tapas pour faire une place au gâteau. Monique était ravie. Marcel était ivre. Natacha pouffait. Gisèle bouffait en exhibant son dentier high-tech en fibre de verre. René avait un tuyau dans la cinquième. DJ Pouic attrapa l'intégrale de Didier Barbelivien. Jean-Stéphane paraissait se faire chier copieux. Daniel Guichard repensa à son passage dans *30 millions d'amis* où il présentait son hamster Tigrou à la France entière. Tonton Ferdinand péta sobrement. Tata Timbale s'alluma un joint. Milou, douze ans, enfonça le couteau dans l'énorme pâtisserie d'où provenait un étrange tic-tac. Et Francis Pitot baissa les yeux avec révérence et peur, sachant très bien ce qui allait se passer. Comme si l'on avait

fait péter une chouquette à la dynamite d'un mètre cube, une explosion de crème et de pâte feuilletée détruisit le salon et les vingt-trois convives.

De l'avis de l'expert en médecine légale qui fut sur les lieux quatre heures après la déflagration, il n'avait jamais vu en trente-sept ans de carrière pareil charnier de boulangerie. Même pour un homme austère ayant voué son existence à l'examen minutieux de tout un tas de tripes corrodées par la gnole, le décor qui s'offrait à lui, à la fois inédit et abominable, avait quelque chose de profondément excitant. Des bouts de cadavres gisaient dans une soupe écumante et rosâtre de chantilly sanglante qui mouchetait tout jusqu'au plafond, poissé par endroits des scalps des invités comme de grosses pizzas chevelues ; sous un semblant de table fondue, une mâchoire avunculaire crispée sur un pétard reposait près d'un gobelet éclaté, alors que dans un coin, miraculeusement en vie, un morceau de chien obèse jappait péniblement son désespoir canin et son envie d'un peu de gâteau.

Trop cool. L'expert prit une photo des lieux avec son portable, qu'il envoya à tout hasard à *Voici, Gala, Choc* et *Entrevue*<sup>1</sup>.

Quand Francis Pitot se réveilla à l'hôpital, le journal de vingt heures de TF1 s'ouvrait sur la tragique disparition de Daniel Guichard. Si les circonstances du drame demeuraient troubles pour les pousse-mégots de Claire Chazal, il n'en était pas de même pour Francis, principalement en vertu du fait qu'il avait lui-même confectionné et dissimulé cette bombe artisanale de fort calibre dans le gâteau d'anniversaire de sa femme. Evidemment, il n'y avait dans ce geste d'amour fou quelque peu destructeur aucune mauvaiseté : voulant anticiper sa fin, Francis avait cherché à mettre un terme à son existence plombée par la scoumoune, en évitant toute peine à ses proches au moyen d'une méthode radicale et indéniablement efficace bien que légèrement expéditive. Hormis son chien Bobo, qui fut finalement revendu au détail à un boucher-charcutier vietnamien peu regardant sur la marchandise, personne n'avait survécu à part lui, ce qui était d'autant plus improbable qu'il se trouvait fort près de l'épicentre au moment de l'explosion. Trois côtes cassées, les tympanes en sale état et quelques tapas incrustés dans les tibias, c'était là toutes les blessures traumatiques du fonctionnaire dunkerquois malchanceux. Vraiment la poisse, la chierie intégrale, rien à dire là-dessus. Sa femme était morte. Ses enfants aussi. Sa famille. Celle de sa femme. Son patron. Et tous ses amis. Même Daniel Guichard, DJ Pouic et son chien. Merde. Une seule solution : récidiver, et

---

<sup>1</sup> Après avoir fait monter les enchères, ce chic type, sous couvert d'un anonymat que je respecte ici, a vendu ledit cliché douze mille euros à l'un des torche-culs précités.

pas se rater cette fois. Il était seul. Sa mort risquait pas de faire de la peine à grand-monde. Il pourrait opter pour un moyen de mise à mort plus conventionnel.

Dès sa sortie, une pendaison en bonne et due forme s'imposa — première de ses treize tentatives de suicide étalées sur environ six semaines. N'ayant plus de maison — le S.R.P.J. de Dunkerque avait conclu à un banal accident domestique lors d'une fête trop arrosée —, Francis s'installa à l'hôtel. Réserver sa chambre fut une épreuve : à moitié sourd des deux oreilles, obligé de porter une chapka pour les protéger, il passa auprès du réceptionniste pour un magnat du pétrole russe complètement saoul. On l'installa en suite V.I.P., où il songea assez sérieusement à accrocher le fil de l'écran plat au lustre en diamant avant de le passer autour de son cou au moyen d'un nœud coulant. Il y songea tellement qu'il le fit. Le lustre péta. L'écran plat aussi. Et Francis se péta la gueule. Le service d'étage arriva aussitôt : le vrai magnat du pétrole venait de se présenter à l'accueil — Francis fut jeté dehors à coup de pompe au cul, où les flics l'attendaient pour constater le préjudice qu'il venait de faire subir à l'hôtel. Francis se rebella. Sa première tentative de suicide se termina en garde à vue. La seconde eut lieu peu après, quand l'officier Dominique Mollard prit sa déposition : Francis se tut brusquement et essaya d'avaler son agrafeuse. Dominique Mollard, qui avait son brevet de secouriste, la lui fit recracher — et, pour éviter qu'il n'attente de nouveau à ses jours, l'assomma d'un coup de chaise pliante. Tout naturellement, Francis poursuivit sur sa lancée en enchaînant par une troisième tentative durant sa nuit au trou. Il projeta de se défenestrer, en dépit du fait que la cellule de six mètres carrés, qu'il partageait avec un boxeur polonais sans papier et un philatéliste neurasthénique arrêté pour avoir uriner sur une pervenche, n'avait pas de fenêtre. Il manqua de se détruire le faciès contre les murs ; pour le calmer, le polack l'estourbit d'un coup de poing. Le lendemain matin, Francis retrouva la liberté, tout aussi résolu que la veille à s'annihiler de la manière la plus complète possible.

Pour résumer la suite des évènements, et retranscrire au plus près de la véracité historique les faits tels qu'ils se sont déroulés à ma connaissance tout en faisant montre d'un réel souci de concision dans mon exposé, je dirais seulement que les neufs autres T.S. de Francis furent réalisées successivement à l'aide d'un toaster défectueux dans une baignoire mi-pleine, d'un fusil à air comprimé relié à une bouteille de propane par un système de traction hydraulique déclenché manuellement, d'une lime à ongle frottée contre à peu près toutes ses veines accessibles, d'une brosse à dent électrique utilisée de manière inadéquate, d'une meute de chiens furieux, d'une scie-sauteuse, d'un extincteur, d'un décapsuleur à

pression, d'un tournevis en laiton et d'une paire de semelles compensées enfoncée dans les narines.

La treizième tentative, sans nul doute la plus pitoyable, mit fin à tous ses espoirs de mourir dignement. Sur un coup de tête, il rentra dans une animalerie, ouvrit la première cage tombant sous sa main suicidaire et avala vif une grosse boule de poil. Le service de chirurgie de la clinique Rika Zaráï confirma qu'il s'agissait bien d'un hamster. Vif. Mâle. Et malade. Je n'aurais pas l'indécence de vous expliquer l'état de la bouche de Francis après ces trois heures de pénible cohabitation avec un rongeur diarrhéique, ni l'état psychologique désastreux dans lequel il se trouvait après cet épisode humiliant, préférant plutôt vous soumettre cette citation de Nono le petit Robot : « Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort<sup>1</sup> ». Sachez que c'est faux — principalement dans le cas où vous vous retrouvez avec un cochon d'Inde en pleine gastro dans la glotte. Cependant, alors qu'il était sur le billard et dans les vapes, Francis eut l'intuition que cette histoire n'était pas vaine, que tout était écrit : le suicide, c'était pas son dada. La mort ne voulait pas de lui. Il avait tout essayé. Comme Laurent Ruquier. Qui était aussi con que lui et qui ressemblait à un hamster malade. Tout se recoupait. Il allait écrire des vanes pour les *Grosses Têtes*. Non. Bouvard était mort. Vivant. Mort. Vivant ? Il confondait avec le gros Noiret. Où en était-il ? Oui. Un cochon d'Inde. Ce n'était pas un hasard. Il lui fallait trouver sa voie. Manger du porc. Devenir Indien. Hindou. Les deux. Les Indiens étaient musulmans. Le hamster avait attenté à sa vie. Tout était clair.

Francis sortit de l'hôpital le lendemain, persuadé que l'échec de sa treizième tentative lui avait permis de trouver sa vocation : il allait devenir terroriste musulman. Ce beau projet débuta par un changement de nom, puisqu'il prit le blaze évocateur de Youssouf Ben Moktar — ou l'inverse —, après s'être fait convertir à l'islam entre midi et deux par un vendeur de kebabs halal dans son arrière-boutique<sup>2</sup>. Nonobstant cette résolution, au troisième kebab plus ou moins halal ingurgité, un doute l'assaillit : avait-il un avenir réel dans le monde de l'explosif ? Sa dernière expérience dans ce domaine avait été à vrai dire peu concluante d'un point de vue personnel — même s'il s'agissait d'une réussite totale sur le plan technique. Malgré ces appréhensions légitimes, il prit sur lui pour se faire sauter le mieux possible. Utilisant les mêmes ingrédients qui, une fois réunis, avaient si bien pété la dernière fois, il

---

<sup>1</sup> Cette citation, toujours employée à bon escient, a été utilisée en 2007-2008 par Ingrid Chauvin, Marc Jolivet, Anne-Sophie Lapix, Arthur Jugnot, Maud Fontenoy, Jacques Séguéla, Bernard Kouchner, Marie-Ange Nardi, Richard Bohringer, Evelyne Dhéliat, Patrick Timsit, Michel Polnareff, Mathieu Amalric et Loana, et ce uniquement dans *Télé Z* et *Pétanque Magazine*.

<sup>2</sup> Un contrôle sanitaire a prouvé par la suite que la viande utilisée dans cet établissement n'était absolument pas halal, et qu'il s'agissait uniquement de viande de porc. Le commerce a été fermé ; le gérant est en fuite, frappé d'une fatwa et poursuivi avec obstination par tous les membres de la communauté musulmane dunkerquoise.

reprit ses plans récupérés sur Internet, le désherbant dernier cri mélangé à un produit toxique censé gazer les taupes et des produits chimiques inflammables disponibles en pharmacie via une fausse ordonnance, un réveil à trois euros pour servir de minuteur et un demi-kilo de vis et de boulons achetés au Bricomarché le plus proche. Il malaxa le tout, stocka sa mixture dans un sac à dos et se rendit rue piétonne de Dunkerque, non loin du lieu de la suprême révélation, l'animalerie où il avait tenté d'ingérer le cochon d'Inde.

La bombe devait sauter douze minutes après son arrivée. Il s'installa à la terrasse d'un café, commanda un Fanta citron en souriant — car il savait qu'il n'aurait pas à le payer — et attendit le moment de l'échéance fatale.

Une heure plus tard, il dut se résoudre à payer son Fanta. Dépité, il rentra dans le foyer pour sans-abri qui l'hébergeait, le seul où il restait encore de la place, posa son sac dans un coin et partit voir lesquels dormaient pour essayer de leur tirer des trucs dans leur sommeil. Il était sur le point de chouer un canif à un Kurde quand la bombe explosa, une heure douze après avoir été enclenchée — il avait dû faire un tour de trop. Tout était dévasté et son sac foutu. Trente-six morts, quarante-trois blessés. Rien à récupérer. Il dormit sous un pont ce soir-là, avec les rares survivants valides.

Au réveil, son erreur lui parut évidente : comme terroriste, il était nul. Son destin était de devenir prédicateur, chef de guerre, commandeur des croyants, orateur islamiste, théologien, docteur de la foi, ouléma, prêcheur sauvage, maître ergoteur ès attentats kamikazes, en un mot, mollah. Le bon terroriste ne faisait pas forcément le bon mollah, et inversement. Un mauvais terroriste comme lui pouvait se révéler un mollah de première bourre, tout comme un footballeur médiocre devenait parfois un entraîneur de légende. J'en veux pour preuve le parcours d'Aimé Jacquet, jadis surnommé « la Brindille de Geoffroy-Guichard » lors de son passage à l'AS Saint-Etienne, qui connut la gloire un soir de juillet 1998 en remportant la Coupe du Monde de Football en faisant jouer Stéphane Guivar'ch seul en pointe<sup>1</sup>. Francis en avait l'intime conviction : si le terrorisme n'avait pas voulu de ses aptitudes au cœur de l'action, il se réjouirait en revanche de sa présence en amont, où sa verve coutumière saurait aiguiller avec parcimonie la branche armée de la libération islamique vers une bouteille de gaz et un sac de clous.

Une mission divine lui avait été donnée. Tel Moïse, il construisit une arche avec des matériaux de récupération et de vieilles palettes piquées sur le parking de Carrefour, des

---

<sup>1</sup> Pour les profanes de la chose footballistique, disputer une finale de Coupe du Monde avec Stéphane Guivar'ch comme unique attaquant revient à entamer la campagne de Russie avec une bande de majorettes armées de poêles à frire en première ligne.

vêtements Emmaüs cousus entre eux en guise de tapis et la hotte d'une cuisinière hors d'usage surmontée d'un petit Père Noël en plastique pour minaret. Finalement, ça ressemblait plus à une mosquée bancroche qu'à une arche. Au lieu de la peupler de couples d'animaux des bois, il projeta d'y faire pulluler des Arabes polygames assoiffés de sang égorgeant des moutons au couteau à huître dans les baignoires de leurs appartements<sup>1</sup>. Il rehaussa l'entrée d'un grand panneau lumineux à la croix verte clignotante volé à une pharmacie, pour attirer l'attention, marqua « MOSKÉ<sup>2</sup> » en gros à côté à la peinture rouge et attendit ses premières ouailles vêtu d'un boubou échangé contre un poulet mort à un Malien. Les clients, ou plutôt les croyants, furent à son grand dam peu nombreux. Ils doutaient de l'authenticité religieuse de sa pagode, installée illicitement au milieu d'un campement de gitans, arguant qu'elle n'était nullement aux normes standard de l'Islam progressiste pour ne plus remettre les pieds dans ce lieu de perdition où ils craignaient de se faire dépouiller. Pff. Des couilles molles.

Six mois plus tard, Francis mâchonnait mollement son jambon-beurre devant les deux seuls types, machins, enfin, comment dire, communiants — soyons clair, il y connaissait walou en religion — qui s'agenouillaient sur ses tapis en shorts rapiécés. Un grand imberbe musclé comme un mikado et un gosse ressemblant à Sim qui s'était paumé : c'était pas avec eux qu'il allait faire régner la terreur dans l'Occident chrétien. Tous ses rêves de grandeur tombaient à l'eau. La main-d'œuvre manquait. Les romanichels avaient déjà foutu trois fois le feu à son gourbi pour le faire décamper. Malgré ses prêches enlevés, où il ne manquait jamais de citer l'œuvre visionnaire d'Alain Soral, le seul people à être venu lui apporter son soutien, rien ne semblait assez frappant dans ses diatribes pour soulever une vague d'engagements volontaires dans le milieu très fermé de la kamikazie. Que faire ? La solution lui parvint à midi trente-deux, alors que la mosquée était vide — l'imberbe s'était fait abasourdir par un bout de poutrelle calcinée tombé du plafond, le gamin en avait profité pour lui faire les poches et se tailler en courant. D'un pas hésitant, l'officier Dominique Mollard pénétra dans le sanctuaire déliquescents, en tenant un jeune morveux par la main.

---

<sup>1</sup> On raconte que certains moutons auraient même été voilés de force par pure soumission, mais j'en doute. Pour amusante et finement narrée qu'elle fût par Nicolas Sarkozy lors d'une émission télé moisie avant la présidentielle, cette histoire n'en est pas moins, ce me semble, très largement controvérsée. Pour avoir vécu dans de nombreuses cités françaises dévorées par un islamisme tout aussi galopant que les cloportes, je n'ai jamais croisé ne serait-ce qu'un seul mouton égorgé dans une baignoire — alors qu'il ne se passait guère une journée sans que je ne mette les pieds dans une douche où était lapidée une chèvre, ou que je ne côtoie un bidet où l'on tentait d'éventrer une génisse.

<sup>2</sup> Francis Pitot était peu doué en orthographe, en raison d'une enfance difficile et d'un taux d'inculture élevé.

Ce brave homme, celui-là même qui avait sauvé Francis d'un suicide à l'agrafeuse lors d'une soirée de détresse, traînait avec lui le plus infâme des résidus de bidet de quinze ans qu'il était possible d'imaginer. Les pattes arquées, une jambe plus courte que l'autre, bossu, un kyste au coude, une main sans doigts comme si elle avait été fondue dans une moufle, un troisième téton au-dessus du nombril, des touffes de poils dans le dos et des rouflaquettes, l'énergumène à la gueule en biais genre morphing de Franck Ribéry reniflait bruyamment, s'accrochant à l'uniforme de fonction de son brigadier de père avec sa main valide, tel ce jeune pingouin abandonné qui mordit autrefois l'écharpe du commandant Cousteau pendant qu'il pissait sur la banquise.

— Bonjour Monsieur Pitot. J'aurais besoin de votre aide pour mon fils Jean-Luc.

Il désigna l'immonde rejeun. Francis faillit rendre son sandwich.

— Qu'est-ce que j'peux faire pour vous ?

— J'ai appris que vous aidiez les jeunes en difficulté. Mon fils est jeune.

— Et en difficulté, visiblement.

— C'est ça. Aucune école veut de lui, même pas l'école du cirque. Vous êtes mon dernier espoir, faites-en ce que vous voulez, je vous en supplie.

— On vous a dit que je formais des terroristes ?

— Oui, mais ça c'est pas un problème, ça lui fera un peu d'exercice. D'habitude il passe ses journées à sucer du Yop à la paille devant Derrick, ça le changera.

— Il est musulman ?

— Non, juif, comme moi. Et trisomique aussi. Ca pose un souci ?

— Absolument pas, fayota Francis de peur d'être dénoncé. D'ailleurs la plupart des terroristes sont juifs, même les islamistes. Ben Laden est juif. Le mollah Omar est juif. Tous les terroristes corses sont juifs. Les mecs de l'ETA sont sûrement juifs aussi. Et au moins la moitié des sosies de Saddam Hussein était juif. Qui lui était trisomique. Comme Jean-Luc. Ce sera un plus pour lui, vous en faites pas. Laissez-le-moi, il est entre de bonnes mains.

Après avoir tapoté le crâne de sa palourde sur pattes, le père Mollard partit la conscience tranquille ; Francis, lui, avait eu le déclic. Le recrutement de son premier disciple s'était fait si simplement qu'il vit là un sillon à creuser. Il stocka Jean-Luc dans un placard de son arrière-boutique et partit passer une petite annonce qui connut un succès fulgurant.

« Programme de développement intellectuel en pleine aire pour trizomiques, atardés mentos sévères et débilles légets, du lundi au samedi en benlieue de Dunkerque. Raisultat

garanti. Prévoir goûté. Pour tous renseignements, demander Francis à Mouloud, le vendeur de kebabs de *Chez Mouloud*, 13 rue Dany Brillant. Ses courts sont totalement gratuits. »

A la lecture de la dernière phrase, on comprendra aisément les hordes de parents de mongoliens, pris d'une joie frénétique, qui déboulèrent chez Mouloud dans le but de rencontrer ce fameux Francis, déjà leur bienfaiteur bien qu'illettré. En moins d'un mois, l'ex-fonctionnaire de la Poste eut trente-six fiévreux à temps partiel sous ses ordres ; le triomphe fut tel qu'on lui envoya également des leucémiques en fin de cycle, des cassos de Roubaix, des Gilles de la Tourette coprolaliques et des attardés de Bretagne dansant la tectonik. Grand seigneur face à cet engouement, Francis refusa l'argent liquide pour répartir les candidats. Il ne prit que les chèques. Le plus étonnant, et il s'en réjouissait, c'est que pas une seule des familles n'avait cherché à savoir en quoi consistaient les activités pratiquées au fond de ce terrain vague infesté de Roumains et de gitans. Dans un premier temps, Francis leur fournit des clous, des marteaux et des pans de contre-plaqué pour agrandir la mosquée devenue dispensaire de décérébrés. Il apprit à cette occasion qu'il ne fallait jamais laisser un marteau à un mongolien, pas plus qu'il ne fallait en laisser trente-six à trente-six mongoliens. Il y eut des blessés et deux morts. Le dispensaire s'écroula quatre ou cinq fois. Les pertes s'aggravèrent. Sans lui en tenir rigueur, les parents vinrent chercher leurs petits macchabées le cœur gros, en se jurant de faire un gosse un peu plus normal la prochaine fois. Enfin, après s'être approvisionné auprès d'un immigré letton qui refourguait à bas prix les invendus des stocks d'armes de l'ex-bloc soviétique, Francis en vint à leur enseigner les rudiments de la désintégration aléatoire de son prochain. Et le temps s'écoula paisiblement parmi les roms qui s'entretenaient au couteau pour savoir qui auraient le privilège d'épouser Milena, la fille du chef qui rossait les chiens errants avec une batte.

Soyons honnêtes : six mois plus tard, ses dèbes ne lui avaient apporté que fort peu de satisfactions véritables. S'il avait eu presque peur en entendant une explosion dans les toilettes bricolées par les gitans un mercredi après-midi, et en découvrant ce qu'il restait du jeune Guy-David au milieu d'un carnage fécalo-sanglant du plus mauvais goût, il avait bien rigolé quand il avait appris que ce con avait avalé un quart d'heure auparavant une grenade dégoupillée : ce fut à vrai dire son seul moment de joie dans sa laborieuse entreprise de formation de bas-de-plafond à l'attentat kamikaze islamiste en milieu tempéré. Le reste ne fut qu'une succession de piteuses déconvenues, de rages à peine voilées, de colères difficilement contenues et d'abattement profond.

Le paroxysme de la décrépitude fut atteint lors de l'apprentissage nécessaire du cri de guerre pré-sautage de bombe. Le musical et traditionnel *Allah Hou Akbar*<sup>1</sup> eut du mal à rentrer dans les crânes pâteux déformés par la bêtise de ses nouveaux amis décervelés, dépulpés et dépuçelés par une pute albanaise cul-de-jatte qu'un vieux compagnon d'infortune — son beau-frère Marcel de Tanger, mac à Pontault-combault<sup>2</sup> — lui avait louée à moitié prix pour fêter l'ouverture du *Moignon Galant*, son Leader Price des strip-clubs où il ne faisait travailler que des filles sans mains, difformes, amputées de toutes sortes d'organes plus ou moins vitaux ou méchamment attardées façon trip à la Emile Louis. Ceux-ci — les fleurs de nave terroristes, suivez un peu — s'escrimaient à hululer à la place de très approximatifs « Walli Walla », « Cowabunga », à l'instar du cri de guerre des Tortues Ninja, ou « Coca-Cola » pour les plus vendus à la chiennerie hurlante des sirènes mercantiles du capitalisme carnassier qui nous assaille pendant les périodes ouvrables. Fans de Star Wars — c'est très souvent le cas chez les débiles —, certains poussèrent même l'hérésie à beugler des « Chewbacca, Chewbacca » gutturaux tout à fait inappropriés. Même pour un apprenti mollah à mi-temps, il y avait là quelque chose de salement blasphématoire à comparer le Prophète avec un grand singe hirsute et inintelligible aux pensées essentiellement belliqueuses<sup>3</sup>.

Malgré tout, le grand moment arriva : Francis avait programmé au lendemain le lâcher de ses débilos dans les rues de Dunkerque, à la mi-journée, pour mettre la ville entière à feu et à sang. Petit clin d'œil : il avait décidé de les faire exploser en groupe pour la Journée nationale de prévention du suicide, histoire de marquer le coup. On allait bien rigoler. Dispensant une bise paternelle sur les fronts mous et tordus de ses disciples, Francis éteignit la lampe à huile éclairant la petite pièce où s'amassaient sur des lits de fortune en papier-bulle ses vingt-cinq soldats d'Allah — ceux qui avaient survécu à l'entraînement —, en espérant que tout se passerait comme prévu, pour une fois.

Le lendemain matin, le réveil eut lieu à six heures tapantes : la police était là.

Francis sortit la carabine à la main, prêt à défendre ses hommes, disons ses ramassis d'hommes, jusqu'à la mort, et même jusqu'à la sienne, avec un peu de pot. A deux cents mètres de là, les flics n'avaient même pas remarqué la mosquée : ils étaient venus pour

---

<sup>1</sup> « Sa mère Allah » en arabe.

<sup>2</sup> Note de l'éditeur : le lecteur attentif aura remarqué l'incohérence du récit, puisque Marcel de Tanger est mort en page 7 ; sans doute faut-il y voir une référence érudite à la *Batrachomyomachie* attribuée à Homère, où le personnage de Psicharpax, noyé au vers 32, réapparaît mystérieusement au vers 158 la gueule enfarinée.

<sup>3</sup> Je vous renvoie à ce sujet à l'excellent ouvrage de Jean-René Pilouquette « Allah était-il un singe ? », publié aux éditions J.-C. Gawsewitch en mars 2008. Mis depuis lors en quarantaine sous protection policière dans un lieu bien évidemment tenu secret, Jean-René Pilouquette se trouverait actuellement, selon mes sources, dans un caisson cryogénique de la Faculté d'Œnologie de Toul. Merci de leur adresser sans plus attendre vos doses d'anthrax, colis piégés, bombes à fragmentation et autres signes de contentement divers.

dégager les Roumains et les manouches. Des torches à la main et un flash-ball dans l'autre, les C.R.S. contemplaient la lande dévastée dans laquelle les indésirables galopèrent de caravane en roulotte, sautaient les talus, décampaient encore en calfouète au chant mélodieux des sirènes policières telle une armée médiévale de vilains en déroute. Quelques mètres derrière ses troupes, Brice Hortefeux, l'ignoble rouquin rougeaud ministre de la bavure et du développement durable, porta victorieusement à ses lèvres un sifflet semblable à un cor de guerre pour déclarer le début des combats.

Dans un sifflement fanatique, les forces de l'ordre chargèrent confusément : les gitans les frappèrent à coups de guitares pour les plus mélomanes, des snipers roumains dissimulés dans des terriers cherchèrent à les dégommer à l'arquebuse et à la fronde. Les échauffourées progressaient : sous peu, la mosquée et ses occupants seraient engloutis sous la furie de la justice sociale. Le sang de Francis ne fit qu'un tour : il réveilla ses ganaches au sommeil lourd, les harnacha sommairement de leur barda terroriste, leur scotcha les détonateurs dans la paume de la main et les lança sur le champ de bataille. En dernier, il équipa le jeune Jean-Luc Mollard d'un petit bonnet en laine et d'une bombe de grande puissance avant de le presser contre son cœur — puis il l'envoya avec les autres en hurlant comme un bouc dégénéré.

Très vite, les narvalos piégés firent un malheur : ils explosèrent en glapissant à la face des flics occupés à mettre le feu aux roulottes, des gitans tentant de déguerpir par tous les moyens qui emportaient leur grand-mère sous le bras et des Roumains à quatre pattes qui faisaient les poches des cadavres. Saisissant une matraque en guise de gourdin, Francis se jeta dans la bagarre, convaincu qu'il lui était enfin loisible de mourir en héros. Les balles en mousse sifflaient autour de lui, tout comme les boulons résultant de quelque brusque dynamitage de triso, mais Francis restait droit dans ses bottes. Il tabassa à tour de bras toutes les gueules qui se présentèrent à portée de son gourdin, des déflagrations retentirent, on voyait d'énormes impacts creusés dans la boue, à terre des hommes sans bras gémissaient, traînés hors de la mêlée par d'autres sans jambes, les Roumains attaquaient les mâchoires des gisants à la tenaille pour faire sauter les plombages en or, la mort était noire et rouge, le soleil se levait, une épaisse poussière irisée drapait le champ d'honneur d'une lumière irréaliste, on se serait cru dans *Apocalypse Now*. Bientôt, une fumée grise recouvrit tout et Francis ne vit même plus ses pompes. Il perdit son arme. Il était seul. Il avait peur. Il avait froid. Plusieurs détonations résonnèrent, les emmanchés mouraient tous de leur belle mort. Une bête sauvage s'agrippa à la jambe de Francis, peut-être un furet ou un cougar, il avait peur, il avait froid, merde je l'ai déjà dit, reviens à la ligne et enchaîne.

Exactement seize minutes et trente-sept secondes après le début des affrontements, un vent puissant balaya la nappe de fétidité brune : Francis s'aperçut alors que la créature qui mordillait son mollet avec insistance n'était autre que Brice Hortefeux, la bave aux lèvres, apparemment fou de rage, plus rougeaud, fourbe et luisant que jamais. Pendant que Francis s'évertuait à le repousser, il distingua à quelques encablures une scène des plus émouvantes. Matraque à la main, écusson tricolore sur la poitrine, le père Mollard se retrouvait nez à nez avec son fils Jean-Luc, enrubanné d'explosifs au cœur des luttes démoniaques, pour ne pas dire méphistophéliques ou lucifériennes. Qu'allait-il se passer ? Allaient-ils s'occire mutuellement, ou se tomber dans les bras en pleurs, assurés au plus profond de leurs âmes attendries que la violence, en fait, c'était pas bien ? Peut-être allaient-ils s'unir pour casser du gipsy ? On se serait cru dans une tragédie grecque, ou dans un épisode de *Louis la Brocante*. Francis flanqua un coup de tatane au rouquin agressif du gouvernement. Une grosse larme roulant sur sa joue, Dominique Mollard lâcha sa matraque en signe d'apaisement. Jean-Luc interpréta mal ce geste et se fit sauter aussi sec<sup>1</sup>.

Jean-Luc, Dominique Mollard et Brice Hortefeux furent tués sur le coup. Des funérailles nationales eurent lieu en l'honneur de ce dernier le samedi suivant, et une stèle fut érigée à sa mémoire au Vélodrome d'Hiver, saluant les nombreuses rafles effectuées de son vivant pour libérer la France du joug arabo-africain.

Quatre heures plus tard, l'expert en médecine légale arriva sur les lieux de la boucherie : il y vit avec stupéfaction des tripes de manouches éparpillées comme des serpentins parmi les manches de guitares, les bouts de matraques et les poils de moustache de C.R.S. morts au combat pour la patrie reconnaissante. Au loin dans le terrain vague accidenté par les explosions en série, la mosquée clandestine de Francis Pitot se dressait tant bien que mal, fumante et calcinée, la croix verte de son panneau clignotant de pharmacie illuminant sinistrement décombres et corps de trisomiques déchiquetés.

Trop délire. Il prit une photo avec son portable pour sa collection perso.

Quand Francis se réveilla, il avait mal. Son bras gauche était arraché jusqu'au coude. Le sol tanguait méchamment. Il faisait sombre. Ca puait aussi. Retrouvant ses esprits, il comprit qu'il se trouvait à l'arrière d'un camion, entassé parmi des trompettes crasseuses à l'œil torve et au cheveu gras fringuées comme des sacs à sapin usagés. Pas un ne parlait

---

<sup>1</sup> Lyre d'argent 2008 de la plus belle allitération dans un texte politiquement engagé, derrière un vers audacieux ouvrant un sonnet contestataire d'Alexandre Jardin.

français correctement. Des Roumains. Des gitans. Merde. On l'avait pris pour un des leurs. Un des plus jeunes et des plus méchants commença à lui grignoter le moignon.

Neuf heures d'un trajet éprouvant plus tard, on déchargea les Roumains en Roumanie. Le fourgon de la police française repartit en six-quatre-deux. Francis était livré à lui-même dans un territoire inconnu, cauchemardesque, au pied du panneau rouillé de la bourgade de Librotsk — jumelée avec Sail-sur-Couzan, terre natale d'Aimé Jacquet, tout se recoupe —, près de la frontière germano-roumaine. N'écoutant que son courage, il entreprit de regagner Dunkerque à la seule force de ses petites pattes de homard musclées. S'ensuivit durant trois ou quatre mois une odyssée chamarrée aux milliers d'aventures folles, de Librotsk à Dunkerque, en passant par Petkov, Münchengladbach et Vesoul, au cours de laquelle il se fit de nombreux amis dont un trapéziste unijambiste, un géant kazakh parlant uniquement en russe et en verlan, une danseuse flamande qui avait bien connu Darry Cowl du temps de sa splendeur, un charpentier brésilien en vacances qui lui posa une prothèse en polystyrène pour remplacer son bras gauche et une loutre apprivoisée<sup>1</sup>.

Exsangue à son retour dans le Nord, Francis tomba dans la drogue et la prostitution. Il douta de son hétérosexualité. Sa femme lui manquait. Il l'avait dynamité façon puzzle le jour de son anniversaire. Avec ses enfants. Et ses parents. Et leurs amis. Merde. Comment tout cela avait-il pu autant foirer ? Il vivait désormais dans un squat, avec des rats, des termites et Bobby, un dealer de tisane<sup>2</sup> irlandais et borgne qu'il avait rencontré en faisant la manche près de la patinoire Philippe Gildas, entre la cathédrale Saint-Troufignon et la rue du général Pète-Sec. La vie était moche. Ils se nourrissaient en volant la bouffe des chats du voisinage<sup>3</sup>. Leur seul divertissement était la télévision qui ne captait que TF1, piquée à Micheline Franju, une cliente de Bobby décédée en se coinçant un morceau de courge dans le gosier en ingurgitant sa soupe aux potirons. Il fallait réagir. Inverser la situation. Bobby voulait qu'il l'aide à fabriquer des santons avec de la mie de pain pour Noël. Il comptait les vendre devant la cathédrale Saint-Troufignon, près de la patinoire Philippe Gildas et de la rue du général Pète-Sec. Encore une idée à la con. Tout ça n'était pas sérieux. C'était la fin de *Sans Aucun Doute*. Bobby était à côté, dans la cuisine. Il faisait sûrement des santons. Il avait acheté du pain de

---

<sup>1</sup> Cette fabuleuse épopée est en passe d'être portée sur grand écran, Tony Gatlif et Emir Kusturica étant actuellement en bisbille pour s'en approprier les droits. Pour le rôle de Francis, Romain Duris ou un Yougoslave inconnu serait d'ores et déjà pressenti.

<sup>2</sup> Ce n'est pas une litote ou un nom de code secret : cette betterave vendait vraiment des sachets de tisane coupée de luzerne à des vieux des environs.

<sup>3</sup> Cette sordide histoire est en passe d'être portée sur grand écran, Christophe Honoré et les frères Dardenne étant actuellement en bisbille pour s'en approprier les droits. Pour le rôle de Francis, Romain Duris ou un Belge inconnu serait d'ores et déjà pressenti.

mie exprès. Une odeur bizarre intrigua Francis. Il se trouvait bel et bien au fond du trou. Son bras gauche était en polystyrène à partir du coude et il avait fini les pruneaux. C'était vraiment la lose. Seul dans le canapé que Bobby avait récupéré chez Popérouille Frafra, un pongiste à la retraite terrassé un mois auparavant par le syndrome de Guy Béart<sup>1</sup>, Francis réalisa soudain qu'il y avait pire que lui. Il pensa à Chantal Sébire, Elephantwoman, tellement courageuse dans sa souffrance lorsqu'elle chuintait avec persistance d'inextinguibles jérémiades à la télé, « je veux mourir, je veux mourir, au secours, aidez-moi, je souffre, c'est atroce, c'est atroce, aïe mes doigts », jusqu'à ce que ses barrissements cathodiques n'alertent Arthur, le célèbre acteur arriviste toujours prêt à faire du fric. Un méga-spectacle hyper chiadé fut organisé fissa — musique de David Guetta, chorés de Kamel Ouali, costumes des années soixante-dix — à travers toute les foires de France : Elephantwoman y rencontra l'homme-hippopotame, un

---

<sup>1</sup> Heureusement fort rare, cette affection d'origine inconnue attaque le système verbal et cognitif du sujet, de telle sorte qu'il ne peut s'empêcher de développer d'interminables tirades sans queue ni tête jusqu'à ce que mort s'ensuive. Popérouille, dont la fille Maïzena possédait un castor lapon acheté à prix d'or à un taxidermiste aveugle qui empaillait le plus souvent des animaux vivants, avait ainsi été confronté à l'une de ses crises les plus graves un samedi matin d'août, dans sa cage d'escalier, alors qu'il revenait du marché. Son voisin, un ancien gradé de la Wehrmacht devenu professeur de claquettes dans un club du troisième âge qui ignorait son terrible mal, l'avait interpellé comme suit, le castor lapon échappé dans les bras, l'engageant contre son gré dans un dialogue improbable qui s'était lamentablement enlisé :

— M. Frafra, je vous cherchais, ceci est le castor de votre fille, je présume.

— Absolument pas, Madame.

— Quoi ?

— Ce n'est pas un castor c'est un bouledogue.

— Un bouledogue ?

— Oui.

— Vous voyez bien qu'il a une tête de castor, un poil de castor et une queue de castor ! Vous êtes ivre, M.Frafra ?

— C'est pas une tête de castor, c'est une gueule de bouledogue aplatie. Et son poil, ben c'est le poil d'un bouledogue qui se serait fait brûler le poil. Et sa queue c'est pas une queue de castor, c'est juste que c'est un bouledogue avec une raquette de ping-pong dans le cul.

— Vraiment ? Vous êtes sûr que c'est un accessoire de tennis de table ?

— Evidemment. Regardez. (Il attrapa le castor et le mit sur le dos, puis sur le ventre et encore sur le dos.) Un côté rouge. Un côté noir. Un côté rouge. (Il le remit à l'endroit.) Un côté noir. C'est pas une queue de castor, c'est un bouledogue avec une raquette de ping-pong dans le cul, j'vous dis.

— Et pourquoi cette pauvre bête aurait une raquette de ping-pong mal placée et la gueule aplatie ?

— Ben ça c'est parce que c'est un bouledogue stressé, il travaille beaucoup, beaucoup, et puis il a raté son permis, alors il est sur les nerfs, donc il va dans un club SM pour bouledogues, ça le détend.

— Pardon ?

— Ouais, même que dans son club SM pour chiens cadres sup', il s'est fait aplatir la gueule avec un tisonnier, et après on lui a mis une raquette de ping-pong dans le...

— J'ai compris, j'ai compris ! Vous délirez complètement, M.Frafra !

— Pas du tout, pas du tout ! Et après, il s'est fait cramer le poil avec de l'huile brûlante parce qu'il aime ça, le bouledogue. Puis voilà quoi. C'est logique, hein, c'est logique.

— Et qu'est-ce qu'il fout là, alors, votre bouledogue masochiste avec sa gueule aplatie, son poil cramé et sa raquette de ping-pong portant atteinte à sa virilité ?

— J'en sais rien, en attendant rendez-moi le castor de ma fille.

Et Popérouille avait pris le castor lapon et était rentré chez lui.

Je conclus cette mémorable anecdote en précisant que le syndrome de Guy Béart, dans sa phase terminale, voit le sujet se mettre à chanter en français, puis en ch'ti et en yaourt, avant que ne s'abatte sur lui le couperet de l'aphasie définitive, la rupture des cordes vocales et l'implosion des lobes pariétaux.

énorme tas de frites grasses qui jouait du trombone dans un orchestre d'obèses, et environ neuf mois après leurs trois représentations exceptionnelles au Stade de France — en alternance Jean-Marie Bigard et Jean-François Copé au synthé pour la première partie —, elle mit au monde après trois jours et quatre heures d'effort, record d'Europe centrale, l'enfant-rhinocéros dont le blair immense n'était autre qu'un bout de placenta amalgamé à sa face, allez savoir comment c'est possible, la nature est pleine de ressources. Non, je déconne, rien de tout ça ne s'est passé, en fait elle s'est tirée une balle dans la bouche toute seule chez elle devant *Joséphine, ange gardien* — mais avec sa gueule en biais la balle est passée par le nez pour finir dans l'oreille, du jus de cerveau lui a coulé par son œil difforme encore ouvert, elle est morte en couinant doucement comme un lapin dénutri atteint de myxomatose avancée.

Parmi les grands malheureux de l'année écoulée, il y avait aussi les adeptes de rallyes-raids, mortifiés par l'annulation de l'édition 2008 du Paris-Dakar, la populaire course néo-colonialiste à connards motorisés, qui entraîna d'étranges conséquences. Dans un premier temps, on décréta que le prochain Paris-Dakar partirait d'Argentine pour s'achever au Chili — ou l'inverse, je m'en cingue —, et l'on dut trouver, en attendant, un palliatif quelconque afin de pouvoir, comme chaque année, s'éclater un max aux dépens des Africains. Bien qu'incongrue, la solution adoptée n'en fut pas moins divertissante : sans raison apparente, les sympathiques crétins de l'Arche de Zoé<sup>1</sup> décidèrent de kidnapper des mouzingues au Tchad et de les ramener en France, ce qui revenait, non sans surprendre les fidèles de l'épreuve, à inverser le trajet habituel, le but étant d'acheminer lesdits gosses en vie à Paris, alors qu'en temps normal il s'agissait plutôt de les dézinguer rapidement sans abîmer son carburateur ou perdre du temps au général. L'absence de guest-stars se fit cependant cruellement sentir, provoquant un fiasco prévisible : ce problème fut réglé lors du procès, avec la participation toujours savoureuse du grand Gilbert Collard, l'avocat bidon à moumoute, qui comme toujours pérorera ses conneries outrancières devant les caméras avant d'envoyer ses clients au gnouf. Rassurez-vous toutefois : comme au Dakar, où les Européens gagnent toujours à la fin, on gracia les ravisseurs branquignols, après une énième tartufferie diplomatico-judiciaire, afin que le monde entier sache que n'importe quels trouducus des pays riches peuvent faire n'importe quoi dans un pays du Tiers-Monde sans risque d'être inquiété.

Enfin, ému de compassion, il en vint à trouver sa situation enviable comparée à celle d'Ingrid Bétancourt du temps de sa captivité, elle la femme de la jungle, la Jane du narcotraffiquant solitaire tapi dans les futaies, la martyre des forêts colombiennes, la Chantal

---

<sup>1</sup> Association d'abrutis congénitaux à but non-lucratif (quoique) confondant orphelins et gamins lambdas, réfugiés du Darfour et Tchadiens de naissance, aide humanitaire d'urgence et rapt d'enfants en milieu sec.

Goya des FARC égayant leur quotidien de grands enfants tristes, dont la possible libération avait provoqué en France métropolitaine d'innombrables défilés, cortèges, manifestations, lâchers de colombes, chialeries télévisées de ses mouflets, réceptions à l'Élysée, concerts de soutien avec ringards intégrés, parades de majorettes, concours de crêpes, lancers de nains et messages pathético-neuneus de sa fille, de son fils, de son ex-mari, du président, du fils du président ou de l'ex-mari de la fille du président de n'importe qui passant à la télé.

Non, décidément, il n'avait pas le droit de se plaindre : le monde comptait en son sein des personnes bien plus affligées que lui. Une illumination frappa Francis Pitot : la vie était belle, la vie était bonne, elle méritait d'être vécue, même si sa bouche puait le vieux pruneau et qu'il avait un bras en polystyrène. Oui, oh oui, oui, oui, oui, cent fois oui<sup>1</sup>, il fallait vivre, deux ans et trente-quatre jours s'étaient écoulés depuis son premier accident, tout allait bien désormais — même si peu ou prou tous les gens qu'il avait connus étaient morts par sa faute —, il allait s'en sortir, reprendre goût à la vie, Francis voulut enfiler une chemisette — ce serait difficile avec son bras en polystyrène —, mettre un pull-over mauve sur ses épaules et des mocassins sans chaussettes comme dans un film de Lelouch pour aller s'acheter un chausson aux pommes en faisant du gringue à la boulangère. Avec son bras restant, il voterait UMP aux prochaines élections. Ensemble, tout était possible. Alléluia.

Au moment où la sainte parole faisait palpiter son petit cœur rose, le squat explosa.

Il savait bien que cette odeur était bizarre. Ce fut une déflagration considérable qui, le lendemain, émut tout aussi considérablement Jean-Pierre Pernaut. La cordonnerie voisine tenue de père en fils depuis douze générations avait sauté elle aussi. Nos belles traditions se perdent. Sûrement un attentat de ces enfoirés d'Arabes zigouilleurs de moutons par haine du sauciflard. Dans la cuisine du squat, Bobby avait décidé d'en finir avec sa vie de chiotte. Il avait ouvert une bonbonne de gaz, attendu un peu en lisant *L'Equipe* — en regardant le dessin de la page 2 en fait —, attrapé une dernière clope et fait crisser son briquet avant de tout avoir sauté, sans qu'on sache ce qu'il comptait faire après, ce con.

Comme d'habitude, Francis se réveilla indemne à l'hosto. Pour une fois, il en fut ravi, remerciant la divine providence de l'avoir épargné. Il demanda à sortir au plus tôt, décidé à repartir du bon pied. L'expression ne lui porta pas chance. Pendant qu'on le gardait en observation, il choppa une double maladie nosocomiale. On l'amputa des deux jambes. Pour s'excuser, on greffa à son bras gauche une prothèse en latex — qui le rendait vingt

---

<sup>1</sup> Note de l'éditeur : très certainement une référence érudite à la célèbre fin d'*Ulysse* de James Joyce, où le personnage de Rebecca, interprété à l'écran par Natacha Amal pour une soirée théma d'Arte, achève son monologue intérieur par un « oui » métaphorique d'acceptation à la vie.

centimètres plus long que le droit — et on lui offrit un beau tee-shirt souvenir. Ironie de l'histoire, il s'agissait du maillot vert de meilleur sprinteur de Jeff Tudic, le champion cycliste ukrainien généreux donateur de la clinique, dont les séjours ici étaient aussi fréquents que ceux de Francis mais pour des raisons différentes.

Par un samedi après-midi de printemps, Francis Pitot sortit sur son fauteuil roulant qu'il faisait avancer à grand-peine à l'aide d'une seule main, fermement convaincu qu'il fallait mettre un point final à cette histoire de merde qui n'avait que trop duré. Lelouch mon cul. Il balança un pavé dans la vitrine de la boulangerie, se carapata le plus vite possible puis s'arrêta, impavide au sommet de la rue piétonne de Dunkerque, qui descendait à pic jusqu'à la place du marché. Face à lui, baignant dans la lumière tiède émanant d'un soleil grisâtre, il n'y avait qu'une foule anonyme de pignoufs intégraux, de gniards teigneux et d'innombrables greluches à poussette. Son dossard vert de meilleur sprinteur sur les épaules, Francis eut un mince sourire de triomphe en donnant l'ultime impulsion à son chariot de misère, s'engageant à corps perdu sur la pente vertigineuse et destructrice.

Ce fut un massacre comme Dunkerque en avait rarement connu<sup>1</sup> : dans le passage cométaire du « fauteuil de la mort », comme titra le lendemain sur deux colonnes la *Voix du Nord* en page 6, les pignoufs furent balayés, les gniards brisés à pleine vitesse, les poussettes renversées, arrachées des mains des greluches, projetées à qui mieux-mieux, les bébés braillards écrasés par les roues furieuses de Francis, hilare, ivre de sa propre puissance comme s'il était leader du peloton à vingt mètres de la ligne d'arrivée, la sauce de cervelle blêche des nourrissons broyés salissant légèrement son dossard émeraude qu'il portait d'un air altier, comme un coureur cycliste ukrainien. Les témoins affirmèrent à la presse nordiste, et ce n'est pas sans frémir que je retranscris leur propos, que le forcené en fauteuil avait hurlé durant sa chevauchée infernale des « Strike ! » tonitruants.

Au sortir de la rue piétonne, tout humecté encore du sang juvénile de ses victimes, Francis se prit un arbre. Ou un camion. Toujours est-il qu'il termina à l'hosto. Mais comme celles de son fauteuil, la roue avait tourné : cette fois-ci, Francis n'avait plus toute sa tête, et je ne dis pas cela parce qu'il avait perdu une oreille dans son raid éperdu. Francis était inconscient. Dans le coaltar. Le cirage. Le coma, quoi. Les experts ne voulaient pas se prononcer, principalement parce qu'ils n'en avaient rien à foutre.

La situation paraissait ne pas pouvoir être pire ; pourtant, elle empira.

---

<sup>1</sup> Pour tout dire, une telle sauvagerie ne semble avoir été atteinte que le 24 juin 1503, où, pour la fête de la Saint-Jean, le sire de Pipistrelle, qui venait de prendre la ville aux moines trappistes anglo-gascons après trois ans de siège acharné, décida d'arracher un œil à tous les roux, d'amputer d'un pied tous les chauves, d'émasculer tous les vieux et de faire avaler une grenouille à toutes les femmes mariées de la ville, comme ça, pour rigoler.

Dans son état mental précaire de pédalage intensif dans la semoule, Francis Pitot revécut toutes ses déconvenues, tous ses échecs, indéfiniment, il revit Jean-Stéphane, son supérieur hiérarchique à la poste de Dunkerque, son moment d'égarement matinal sanctionné par l'atterrissage brutal d'un bébé chiasseux sur sa gueule, la bagarre de vieux à déambulateurs, cette naine suicidaire qui l'agressa, les gardes du corps de Patrick Devedjian, sa femme Monique — la sienne, pas celle de Devedjian, qui s'appelle Citrouille —, le gourou dément Philibert Massicot, l'anniversaire explosif, l'officier Dominique Mollard, son fils Jean-Luc, ses gentils débiles qu'il avait vu s'épanouir avec amour, la guerre, Brice Hortefeux, la Roumanie, son retour, Bobby, le bras en polystyrène, sa double amputation, son dossard vert, la descente fatale, Jean-Stéphane, son supérieur hiérarchique à la poste de Dunkerque, son moment d'égarement matinal sanctionné par l'atterrissage brutal d'un bébé chiasseux sur sa gueule, la bagarre de vieux à déambulateurs, cette naine suicidaire qui l'agressa...

Au fin fond de ce marasme de caramel mou qu'était devenu son cerveau, une petite part de Francis Pitot, toujours présente, désirait ardemment la venue du point final.

Deux jours après son entrée dans le coma le plus profond, le président de la République, dans un de ses moments d'errance idéologique coutumier, crut bon de se rendre au dîner annuel des Combattants Œcuméniques pour le Droit à l'Existence et à la Vie Ininterrompue (C.O.D.E.V.I.). Dans un beau discours de son conseiller spécial Henri Guano<sup>1</sup>, il y annonça par décret de lui-même la suppression de l'avortement et le maintien en vie artificielle *ad vitam eternam* des personnes plongées la tête la première dans le coma. Après trois semaines intenses de litige juridico-institutionnel, la loi fut déclarée rétroactive : Francis ne mourrait donc jamais.

Caramba, encore raté !

---

<sup>1</sup> Comme la merde de chauve-souris.